

KOUTÉ VWA

UN FILM DE MAXIME JEAN-BAPTISTE



Locarno Film Festival

CONCORSO CINEASTI DEL PRESENTE
OFFICIAL SELECTION

TWENTY
NINE

spectre



morethan

Avila

shelter prod

NEW DAWN

Africala



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

taxshelter.be

ING



Dossier de presse

Kouté vwa

Maxime Jean-Baptiste

Belgique, France, Guyane française / 2024 / 76'



↓ CONTENU

[> Tagline](#)

[> Synopsis](#)

[> Entretien avec Maxime Jean-Baptiste](#)

[> Sélections et prix](#)

[> Note d'intention](#)

[> À propos du réalisateur](#)

[> Fiche technique](#)

[> Contact](#)

↓ TAGLINE

Melrick, un adolescent de treize ans, passe ses vacances d'été chez sa grand-mère Nicole, à Cayenne, en Guyane. Son désir d'apprendre à jouer du tambour fait resurgir le spectre de Lucas, son oncle, mort dans des circonstances tragiques onze ans plus tôt.

↓ SYNOPSIS

Melrick est un jeune garçon qui passe l'été en Guyane chez sa grand-mère. Au cours de son séjour, il apprend à jouer du tambour pour raviver la mémoire de son oncle défunt, Lucas, mort dans des circonstances tragiques. Malgré une vague de meurtres de jeunes hommes qui secoue l'actualité, Melrick prend conscience de sa place dans une famille détruite par un deuil irréparable.



↓ ENTRETIEN AVEC MAXIME JEAN-BAPTISTE

Entretien Cinergie mené par Katia Bayer avec Maxime Jean-Baptiste au sujet de son nouveau film Kouté vwa

Maxime Jean-Baptiste : *Kouté vwa* [...] traite d'une histoire qui a marqué la Guyane : le meurtre de Lucas Diomar en 2012. Cet événement a donné lieu à de nombreux reportages et documentaires. Il a aussi inspiré des marches blanches et même la création d'associations, en particulier dans le quartier Mont-Lucas, où se déroule une grande partie du film.

Ce film s'intéresse à ma famille. Le garçon dont je parle dans le film et qui est décédé, c'est mon petit cousin. Avec ma sœur, nous avons voulu conserver un regard intimiste sur cette histoire et en même temps créer une certaine distance, car nous étions parfois trop proches des événements. [...]

Cinergie : Est-ce que c'est parce qu'il y avait cette proximité familiale et émotionnelle que vous avez eu recours à la fiction ?

M. J-B : Absolument. L'idée du film, au départ, était de réaliser un documentaire très classique. J'ai commencé par des interviews avec ma tante Nicole, l'une des protagonistes du film. Je voulais comprendre comment elle avait fait pour vivre avec la mort de son fils Lucas. Puis, j'ai fait des images de témoins d'amis de Lucas. À mesure que le projet avançait, de nouveaux personnages ont été intégrés, comme Yannick, un ami de Lucas, mais surtout Melrick, son neveu, qui est le personnage principal du film. Progressivement, nous avons identifié un potentiel créatif pour une fiction, au sens où il y avait un jeu qui devenait très intéressant. Dans le film, par exemple, il y a une scène où Nicole est filmée dans une voiture. Elle m'avait déjà raconté qu'elle avait rencontré l'un des tueurs de Lucas et qu'elle avait failli le tuer. Elle me l'avait confié, mais sous la forme d'une interview. En réécrivant le film, notamment avec Audrey, nous avons réalisé qu'il y avait un potentiel bien plus large à explorer dans la fiction, car cette histoire portait en elle une véritable dimension tragique. Et cette tragédie-là, nous pouvions parfois la ressentir plus fortement dans un registre purement narratif. Cela a vraiment fonctionné. Les trois personnages principaux du film se sont retrouvés plus libres en étant conscients qu'ils jouaient parfois un rôle. Cela leur permettait aussi de créer une distance. Ce n'était pas juste eux, nus, qui transmettaient des émotions, mais c'était aussi des personnages qui pouvaient parler avec d'autres ayant peut-être vécu des expériences similaires.

Dans la version finale, il n'y avait aucun dialogue, c'est grâce à tout ce processus documentaire que j'ai pu accumuler des histoires, des anecdotes. Par contre, ce qu'il a fallu construire avec Audrey, notamment, à l'écriture,

c'était vraiment les bases narratives : telle séquence, tel endroit. C'était vraiment des bases un peu larges de narration, mais à l'intérieur, tous les mots qui étaient prononcés, toutes les manières de bouger étaient vraiment assez libres.

C. : Votre court-métrage s'appelle *Écoutez le battement de nos images*. Le long-métrage a comme titre *Écouter les voix* en français. La notion d'écoute revient de film en film. Dans la vie de tous les jours, pourquoi est-ce que c'est important pour vous de faire attention à l'autre ?

M. J-B. : En effet, la notion d'écoute est très présente dans le film. La traduction directe de *Kouté vwa* est « Écoute les voix ». Ça s'adresse surtout à Melrick, le personnage principal. Pour *Écoutez le battement de nos images*, c'était presque une sorte d'injonction : écoutez cette histoire qui s'est produite, puisque vous ne l'écoutez pas assez. Pour *Écoute les voix*, c'est plutôt une invitation, c'est peut-être plus doux. Mes films questionnent toujours la voix, l'oralité, et la manière dont le cinéma peut être un espace où nous pouvons enfin écouter.

C. : Vous parlez d'oralité. En Guyane, il y a cet intérêt pour la transmission orale, pour les récits. Par moments, on n'a pas d'images. J'ai un peu l'impression que vous vous concevez avec votre sœur, comme des héritiers de tradition, et qu'en même temps, vous essayez aussi d'apporter votre propre langage dans le cinéma.

M. J-B. : Absolument. Il y a vraiment un rapport à l'oralité qui est très fort en Guyane, mais aussi dans les Antilles, notamment à travers le créole qui est vraiment une langue, pour moi, purement orale, qui se reconstruit sans cesse. Mais c'est vrai que nous, Audrey et moi, nous avons aussi une certaine distance avec cette culture, car nous avons grandi en France. Nous sommes aussi un peu étrangers à la réalité guyanaise. C'est vrai que le cinéma, autant pour elle que pour moi, représente des portes d'entrée, pour exprimer des formes de distance. Si j'ai choisi Melrick comme personnage principal, ce n'est pas par hasard. Comme moi, il est à distance avec les événements. Ce n'est pas directement expliqué, mais il a grandi en France métropolitaine. Il ne vient pas directement de Guyane, même s'il y a passé du temps, donc il a une forme de distance, qui peut être productive de discours, de choses, et qui crée aussi un rapport particulier au monde.

C. : Quelle est l'importance accordée au son et à la musique dans votre film ?

M. J-B. : Le rapport au son et à la musique est central dans le film, à commencer par le tambour. Au début, Melrick est en train de répéter, puis deux séquences importantes suivent, où l'on entend le tambour joué en groupe. Ce tambour est lié à Lucas, le personnage décédé, qui était un tambourin de grande importance. Mais le tambour représente aussi un espace de connexion pour Melrick, lui permettant de renouer avec le rythme et la culture de son pays. C'est un espace d'ouverture que nous avons voulu mettre en avant de manière significative.

C. : Ce qui m'a frappée aussi dans votre film, c'est la jeunesse. Comment s'empare-t-elle du cinéma en Guyane ? De quelle façon endossez-vous une responsabilité que vous n'avez pas demandée ?

M. J-B. : C'est vraiment intéressant. Effectivement, la question de la jeunesse est au centre du film. On est beaucoup avec des jeunes qui ont un rapport très fort, aussi, à leur propre image. Ils maîtrisent leur propre téléphone, sont dans la spontanéité. Je voulais vraiment laisser un espace à ce qu'ils s'expriment. C'est pour ça aussi que je ne voulais pas vraiment de scénario précis. C'est vrai qu'il y a beaucoup de films qui représentent la jeunesse, notamment ce type de quartier ou de pays, parfois avec un regard un peu figé. On a l'impression que des jeunes sont là pour endosser quelque chose, parfois de lourd qui ne les représentent pas. Moi, je voulais vraiment laisser un espace de liberté, et qu'on ne soit pas seulement en prise avec la violence. La violence, elle est là dans le film, mais le quotidien de ces jeunes, ce n'est pas que ça. Les médias veulent faire croire qu'il n'y a que de la violence là-bas, mais s'il n'y avait que ça, tout le monde s'entretuerait. Il y a aussi de la vie, il y a plein de choses. Quand je présente ce film, parfois, on me dit que c'est vrai qu'on ne voit pas beaucoup la Guyane représentée de cette manière. Du coup, Audrey et moi, on se retrouve à un endroit où on doit représenter ce pays, et moi, j'ai des problèmes avec ça puisque je n'ai pas fait ce film pour représenter la Guyane. J'ai fait ce film pour parler d'une histoire qui m'est chère, avec une certaine manière de la raconter. Ça parle d'une Guyane, mais pas de toute la Guyane. La Guyane est tellement complexe, il y a tellement de territoires qui ont leur propre réalité, mais moi, je revendique aussi le fait que j'ai grandi en France. Je me sens Guyanais, mais pas totalement en même temps.

Retrouvez l'entretien complet mené par Katia Bayer pour Cinergie [sur ce lien](#).

↓ PRIX

- Mention spéciale des First Features Awards, Festival du film de Locarno 2024
- Prix spécial du jury CINE + Concorso Cineasti del Presente, Festival du film de Locarno 2024

↓ SÉLECTIONS FESTIVALS

- 77 Festival du film de Locarno, Suisse (2024)
- Chicago International Film Festival, États-Unis (2024)
- CinéMartinique Festival, Martinique (2024)
- Festival des 3 Continents, France (2024)
- Festival International du Film d'Amiens (FIFAM), France (2024)
- Festival International du Film documentaire d'Amazonie et des Caraïbes (FIFAC), Guyane française (2024)
- Festival International du Film Indépendant de Bordeaux, France (2024)
- Festival Monde en Vues, Guadeloupe (2024)
- FIC Monterrey, Mexique (2024)
- Film Fest Gent, Belgique (2024)
- Französische Filmtage Tübingen-Stuttgart, Allemagne (2024)
- La Toile des Palmistes, Guyane française (2024)
- Mostra São Paulo, Brésil (2024)
- Rencontres internationales du documentaire de Montréal, Canada (2024)
- Taipei Golden Horse Film Festival, Chine (2024)
- Vancouver International Film Festival, Canada (2024)
- Viennale, Autriche (2024)
- Contrechamps, Belgique (2025)
- Festival En ville !, Belgique (2025)
- International Film Festival Rotterdam (IFFR), Les Pays-Bas (2025)
- Ramdam Festival, Belgique (2025)
- Sprouts Film Festival, Nederland (2025)



↓ NOTE D'INTENTION

En mars 2012, j'ai 19 ans. J'apprends depuis la France la mort brutale de mon cousin à Cayenne, poignardé à plusieurs reprises lors d'une soirée, suite à un différend entre jeunes. Lucas a succombé sur place à ses blessures. Il m'a fallu une longue période de gestation pour parvenir à trouver la manière la plus juste d'aborder le drame de sa mort. Ici s'entremêlent plusieurs histoires de ma relation à la Guyane, territoire d'où est issue ma famille. Tout en cherchant à me tenir au plus proche des protagonistes, j'ai tenté d'inventer une fiction qui est aussi une réflexion sur la persistance de la violence dans un territoire marqué par l'histoire de l'esclavage transatlantique. Le film est une plongée au cœur des histoires qui hantent les sociétés européennes « en retour », pour citer Aimé Césaire. Une histoire qui nous revient avec toute la violence de ce fameux Nouveau Monde jadis fantasmé. Mon cinéma tente de créer les conditions sensibles et délicates d'un dialogue interculturel dont nous savons qu'il est devenu à présent très tendu dans nos sociétés où les histoires enfouies resurgissent. Ce film est donc intime mais ambitionne également d'être un outil de découverte, de débat et de lien social.



↓ À PROPOS DU RÉALISATEUR

Maxime Jean-Baptiste (1993), basé entre Bruxelles et Paris, a grandi dans le contexte de la diaspora guyanaise et antillaise en France. En tant que cinéaste, il explore la complexité de l'histoire coloniale occidentale. Quelque part, il détecte la survivance des traumatismes du passé dans le présent. Son travail audiovisuel et de performance se concentre sur les archives et les formes de reconstitution, pour concevoir une mémoire vivante et incarnée. *Nou voix* (2018) a reçu le prix du jury au Festival des Cinémas Différents et Expérimentaux de Paris. *Écoutez le battement de nos images* (2021), co-réalisé avec sa sœur Audrey a été sélectionné à CPH:DOX, Hotdocs, ISFF Clermont-Ferrand, IDFA et de nombreux autres festivals. *Moune Ô* (2022) a été présenté au Forum de la Berlinale et à True/False aux États-Unis. *Kouté vwa* (2024) son premier long-métrage, a été présenté en avant-première lors de la 77e édition du Festival du film de Locarno, et a reçu le Prix spécial du jury ainsi qu'une mention spéciale des First Feature Awards.



© Gabriel Renault

« Au cœur de cette histoire familiale, il tisse des liens, créant un fil narratif singulier et puissant, laisse la parole se libérer, et observe la vie qui continue sur cette terre lointaine et si proche. »

- Franck Finance-Madureira



© Quinten Chantrel

↓ FICHE TECHNIQUE

Un film de

Maxime Jean-Baptiste

Avec

Melrick Diomar, Nicole Diomar, Yannick Cébret

Scénario

Audrey & Maxime Jean-Baptiste

Image

Arthur Lauters

Son

Kylian Dadi, Tanguy Lallier

Producteur

Rosa Spaliviero, Olivier Marboeuf

Montage

Liyo Gong

Musique

Mayouri Tchô Nèg, Josy Masse, Floating Points, Pharoah Sanders and the London Symphony Orchestra

Montage son

Ingrid Simon

Mixage son

Thomas Ferrando

Etalonnage

Miléna Trivier

Production

Twenty Nine Studio & Production, Spectres Productions

Coproduction

Atelier Graphoui, Shelter prod

Avec le soutien de

Centre du Cinéma et de l'audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, New Dawn Fund, Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique, Région Guyane, Région Bretagne



© Quinten Chantrel

↓ CONTACT

Avila

Daphné De Weirt

contact@avilafilm.be

Distribution

Marguerite de Saint André

marguerite@avilafilm.be

Communication

Niels Putman

niels.putman@avilafilm.be